



●●● «*Mother*». Ensuite, un panneau double, illuminé en transparence par un néon, révèle un sentiment qui donne, sous forme de mots ou de fleurs, le ton de la cérémonie : «*Souci*». C'est le dernier mot qu'aurait prononcé sa mère. On le retrouve sur un voile de dentelle blanche qui ferme, comme un rideau funèbre ou une coiffe de mariée, une petite arche, un seuil, puis sur différents supports. «*Beauté, mon beau souci, de qui l'âme incertaine...*» Saint-Bénézet entendait des voix : une voix discrète résonne par le biais des haut-parleurs. Sophie Calle lit les journaux intimes de sa mère, en direct, «*pour la première fois*». Autrement dit, elle affirme les découvrir avec nous qui l'écoutons les lire. Comment peut-on lire aussi bien un manuscrit que l'on prétend découvrir ? Quelqu'un l'a-t-il préalablement déchiffré et recopié pour elle ? Premier doute, premiers sourires.

La défunte aurait rempli seize carnets, de 1981 à 2000. Elle n'y ménage ni son époque ni sa fille. Tandis qu'on visite l'église, on l'entend régler son compte aussi bien à Pierre Boulez, dont «*le terrortisme est en pleine vogue, j'ai envie de le plastiquer*», qu'aux interminables débats qui encombrèrent

**Sophie Calle lit les journaux intimes de sa mère, en direct, «pour la première fois». Autrement dit, elle affirme les découvrir avec nous qui l'écoutons les lire.**

France Musique. Le cahier de 1981 est déposé sur une chaise devant une chapelle, à l'intérieur de laquelle l'artiste a dressé un petit autel avec des roses, du vin, des soucis sur les marches. Le parcours multiplie les clin d'œil et les fantaisies, comme cette girafe près de laquelle on lit : «*Quand ma mère est morte, j'ai acheté une girafe naturalisée. Je l'ai installée dans mon atelier prénommée MONIQUE. Elle me regarde de haut avec ironie et tristesse.*»

**MAUSOLÉE.** Plus loin, des photos nous apprennent que Sophie Calle aurait voyagé dans l'Arctique pour y enterrer les bijoux et un portrait de sa mère dans un glacier dit du Nord : «*On a eu de la chance. Quelques mètres plus au sud et ils échoaient sur le glacier de la Famine.*» Ainsi, par voie directe ou détournée, la morte ne cesse de faire signe à la vive, avec une précision et une opportunité que même un devin grec, fût-il aveugle, n'aurait pas.

Dans une niche, le journal de cette mère devine-resse et divine est ouvert à un 31 décembre. Certaines pages ont donc été déflorées avant lecture. Sur celle-ci, il est question de «*l'arrogance égoïste de Sophie. Seule consolation. Elle est tellement morbide qu'elle vendrait me voir sous ma tombe beaucoup plus souvent qu'à la rue Boulevard.*» La mère, décidément, paraît avoir prévu l'exposition que sa fille lui dédie. On se demande alors, mais on se le demandait déjà, si Sophie Calle n'a pas écrit elle-même ces journaux intimes, si tout cela n'est pas une création née du chagrin, du souvenir, de l'idée, d'une volonté espiègle de faire la nique au temps et aux frontières qui nous séparent les uns des autres. Bref, on se demande si elle n'a pas bâti elle-même, comme une petite fille, plus de la moitié du pont qui la relie à celle qui n'est plus. Le sens du mausolée n'en serait pas moins riche et nous en dirait tout aussi long, c'est-à-dire aussi peu, sur les rapports qu'entretient, à travers l'imagination, chacun avec sa propre image, et toute réalité avec cette ombre qui l'accompagne, et que certains continuent d'appeler fiction. Bref, si ce qu'on voit est vrai, c'est bien ; si c'est faux, c'est encore mieux. ♦

*Un beau livre de Sophie Calle, jumeau de l'exposition, est publié aux éditions Xavier Barral (49 €).*

**RACHEL, MONIQUE de SOPHIE CALLE**

Eglise des Célestins, Avignon (84).

De 11 heures à 18 heures. Jusqu'au 28 juillet.

L'artiste expose également «Pour la dernière

et pour la première fois» aux Rencontres d'Arles (13).

Jusqu'au 2 septembre.